

## CARNET DE VOYAGE

### Mauritanie, l'Adrar

par Christophe Cablat

Premier jour du périple. Les sacs sont prêts. Il est bien sûr précisé que nous sommes limités en charge. Le sac d'Aline pèse 10 kg et le mien ne pèse que 8.5 kg : féminité oblige. Ceux-ci sont composés du strict nécessaire.

Le rendez-vous à l'aéroport de Marseille est très matinal, vers 6h40. Bien que peu habitué à ce type de formalités il faut s'en accommoder. Etre à 6h40 à Marseille nous oblige donc à partir de Montpellier à 4h30 et de ce fait, se réveiller à 3h30 ! Quel supplice !

Après une sieste nécessaire durant ce vol qui me semblait sans fin, la descente sur l'aéroport d'Atar commençait. Vu du ciel, l'aéroport est une piste sableuse minuscule avec un bâtiment de taille tout aussi ridicule. Une fois l'oiseau de métal stabilisé sur la piste mouillée de terre, l'attente fût interminable sous une chaleur inhabituelle au mois de janvier. Une fois sortis de l'avion, le passage au contrôle des visas s'avère des plus longs. Les employés de la sécurité d'état chargés de délivrer les visas oeuvrent avec une charmante lenteur qui au bout d'une heure ferait pâlir de jalousie le plus humble caissier d'Ikéo. Les visas sont signés et maintenant notre objectif est la récupération de nos sacs de voyages.

Le guide dirige le groupe vers une auberge. Nous montons sur le toit et sous les tentes commençons les présentations. Nous dégustons un plat typique composé de poisson et de blé concassé en buvant du sirop d'acacia et du thé.

Après cette pause, le soleil commence à allonger les ombres sur le sol. Il est donc temps de partir pour notre point de départ dans le désert. C'est l'occasion d'un périple en 4X4 mémorable. Ce qui me surprend est cette simple route longue, droite et interminable appelée nationale 1 qui d'Atar va à Nouakchott. Les chauffeurs s'en donnent à cœur joie, ils roulent à une vitesse folle. Bien des kilomètres et des heures plus tard, nous laissons cette route interminable pour bifurquer vers une piste. Le soleil est déjà couché et le ciel encore bleuté scintille d'étoiles. La route sur cette piste de nuit s'avère redoutable et les chauffeurs slaloment entre les dunes avec une dextérité impressionnante. Le temps semble suspendu. Plusieurs pannes et arrêts plus loin, nous voyons un feu qui va s'avérer être notre bivouac. Le véhicule nous précédant est déjà arrivé. Le feu est déjà vif et des tapis encerclent celui-ci. Après quelques bribes de discussions encore timides, la cérémonie du thé commence. Un des chameliers s'assoit parmi nous, met l'eau à chauffer sur les braises d'acacias et commence le thé. Tout d'abord, il lave les verres entre eux avec un souci d'économie d'eau fort logique ici. Le thé est alors mis dans l'eau bouillante et éventé jusqu'à trois fois. Il est enfin servi, aussi par trois fois. Le repas arrive ensuite. Une tente montée à notre proximité sert de cuisine. Eclairés par de belles flammes jaunes, nous nous voyons proposer une délicieuse soupe de légumes, un plat composé de poulet, de carottes et de pommes de terres et une banane.

Arrive alors l'heure tant attendue d'aller se coucher. Après une pause pipi le nez au vent et le cul au frais, je fais ma couche auprès de ma belle déjà au fond de son sac de couchage. La nuit est somptueuse. Après de doux mots dont je ne vous entretiens point, je profite de la couverture céleste. Le contraste est saisissant entre le froid extérieur et la chaleur du duvet. Je m'endors curieux de vivre et d'appréhender visuellement ces dunes qui semblent nous entourer.

Ce matin, j'ouvre les yeux avec la pâle clarté de la lune. Mon esprit est conscient de l'endroit où je me trouve. Les chameliers et certains courageux sont déjà levés. Lentement je m'étire en regardant Aline qui se réveille. Autour de nous on commence juste à voir les murs de dunes rasés des rayons du soleil levant. Je commence alors une toilette rapide à l'aide de lingettes et m'habille. Une fois prêt, j'apporte les sacs aux chameliers pour charger les chameaux. Je m'approche de l'une de ces bêtes par simple curiosité. De grosses têtes aux dents pourries et au regard vide, voilà les chameaux. En fait ce sont des dromadaires mais appelés chameaux malgré tout.

Le petit déjeuner est servi sous la tente et tous aident à la préparation. Un repas essentiel avant le début de la marche. Vient alors le moment du départ. Nous remplissons nos gourdes. Nous sommes limités en eau deux jours durant. Nous remplirons ensuite les cuves aux puits rencontrés dans les villages. Boire deviendra alors très important. Cette restriction est surtout pour l'eau qui ne sera pas destinée à être bue. Nous purifions alors un bidon de 30 litres.

Les premiers moments de la marche sont les plus difficiles. Les dunes se grimpent au pas de course pour ne pas reculer. Nous marchons ensuite sur les crêtes. Mon souffle s'habitue et je peux alors m'adonner à la contemplation, je vogue sur une mer de dunes. Elles dansent autour de moi baignées des rayons du soleil du matin. Mohamed ouvre la marche. Je le suis à quelques mètres à peine.

Au fur et à mesure de notre avancée, le paysage change. Il me semble être dans un rêve. Nous passons de dunes de sables à des étendues pierreuses. En parallèle, la caravane de dromadaires devient de simples

points. Nous les retrouverons lors de notre bivouac de midi. Ce silence autour me possède. Il me poursuit, m'entoure, me hante. Aucun bruit, aucun écho et cette sensation là est inhabituelle, c'est véritablement un délice. Lentement je me laisse aller à oublier mon stress d'occidental urbain. Vivre sans notion de temps me plaît. Cet environnement est propice à l'introspection.

Le bivouac de midi est salutaire. Il me permet d'écrire ces quelques lignes. J'espère pouvoir me laisser aller à une sieste sous la tente après le repas. J'écris ces quelques lignes un thé à la main. Il faut selon Mohamed trois conditions pour partager le thé : le temps, la compagnie et le feu.

Quelques heures plus tard, nous reprenons la marche. Moins longtemps que le matin, nous avançons vers notre lieu de bivouac pour la nuit. Les muscles s'habituent à avancer dans le sable. Les sens s'ouvrent encore plus à l'observation. Cette mer de sable continue à me fasciner. La lumière de la fin de l'après-midi aidant, je ne me rends pas compte du temps et l'arrivée au lieu de bivouac se fait rapidement.

Le groupe posé en haut d'une dune, nous scrutons au loin l'arrivée de notre caravane de chameaux. Le temps semble flotter ici et au bout de quelques dattes, nos chameliers arrivent. C'est en allant en leur rencontre que je me rends compte de la majesté de la caravane. Ils avancent fiers et nobles.

Nous participons à l'installation du campement. C'est sommaire mais nécessaire. Le montage de la tente de mess, le feu, le déchargement des animaux. Je m'éclipse et grimpe avec Aline et haut de la plus haute dune pour observer le coucher du soleil. C'est majestueux, intense mais finalement très court. Le disque rayonnant donne des couleurs et des tonalités différentes au sable. Aline semble une rose des sables dans ces dunes.

Le soir autour du feu est un grand moment de partage. Le thé rythme nos discussions. Tous veulent apprendre comment se déroule la vie ici. Le repas passé, chacun flâne selon son envie. Certains regardent les étoiles, d'autres refont le monde et Mohamed fume sa pipe avec une sagesse visible. Vient le temps de se coucher après un passage aux toilettes, le nez au vent à l'abri des dunes. Avant de m'endormir sous les baisers de ma belle je contemple les étoiles et me plonge dans le silence de la nuit.

Gong !

Mes yeux sont déjà ouverts avant que ne résonne ce gong. Le disque lunaire éclaire le campement. Aline se réveille. Les sacs prêts, nous aidons à la préparation du petit-déjeuner. Peu de marcheurs sont levés. Le jour précédent a laissé des marques. J'ai dormi d'un trait alors qu'Aline a été frigorifiée.

Une fois rassasié et prêt à la marche, le groupe se met en route. Lentement nous évoluons dans un paysage qui sans cesse évolue. Océan de sable, îlots caillouteux, plaine aride. Marcher se fait en silence et les yeux s'emplissent du paysage. Le silence me poursuit toujours, il me sied à merveille. Nos arrêts sont ponctués de collations à base de dattes et de biscuits à l'huile de palmier. Cela nous donne l'énergie nécessaire pour arriver au bivouac de la mi-journée. Abrisé à l'ombre d'un acacia et bercé par le vent je me laisse aller après le repas à une sieste bienfaitrice. Habillé d'un boubou acheté à des commerçantes du village j'écris ces notes, simples impressions de ce que je vis.

Le soir venu et le campement installé, nous nous trouvons en plein désert, simples points à l'horizon perdus dans l'immensité rassurante. La cérémonie du thé peut alors commencer. Toujours les mêmes gestes, la même dextérité. Un chamelier que je ne connais pas est assis autour du feu parmi nous. Mohamed me dit que c'est un chamelier solitaire auquel nous offrons l'hospitalité du feu, du repas et de la nuit. Je m'approche des trois chameliers et leur propose ma présence et la capture incongrue de leur âme par une boîte à lumière. La communication passe par le regard. Ils se présentent à moi. Tous trois s'appellent Cheikh. Je leur dit mon nom et partage le thé en leur compagnie.

Le repas passé, le groupe encercle le feu. Les flammes font danser les ombres, les langues se délient. Des discussions volent et je me sens vivant. Pourtant il faudra bien disparaître après avoir connu cela !

Encore une fois je m'endors bercé par un souffle profond, celui d'Aline ou celui du vent qui fait danser le sable ?

Le réveil est toujours un moment particulier. Avec l'aube on remet en place ses idées et son corps. Les yeux s'ouvrent et la plénitude nous envahit accompagnée d'un froid perçant. Le petit déjeuner sous la tente est imposant mais les corps soumis à rude épreuve ont besoin de cette énergie. Chacun vaque ensuite à la préparation de son sac quotidien. Je vérifie mon matériel photo, en prenant soin de le protéger du sable, et me précieuses pellicules qui vont enregistrer les lumières improbables de mon périple.

Le groupe avance dans un paysage de dunes agrémenté depuis ce jour d'acacias et de rochers. Le corps s'habitue à l'effort et l'esprit prend alors le dessus. La trace laissée par le bâton de Mohamed est le lien nécessaire, notre fil d'Ariane, notre phare en pleine tempête.

Les pauses pour grignoter dattes et biscuits sont de beaux moments de partage. A l'ombre d'un acacia, au sommet d'un surplomb rocheux je regarde le désert à en devenir aveugle, sans défaillir et je fixe alors par quelques claps soudains ces instants.

Le repas du midi, la sieste et la marche de l'après-midi jusqu'en haut de cette dune me semblent un mirage. Nous traversons des villages, des oasis, des espaces de cultures rudimentaires. Blotti dans mon confort égoïste, je n'avais pas idée que cette vie soit possible. Pourtant malgré le dénuement et l'apparente pauvreté, les villageois ont l'air heureux.

La proximité des villages nous permet de refaire un stock d'eau fort utile et de prendre enfin une douche. Notre première douche depuis notre arrivée en Mauritanie. Les puits sont des trous rudimentaires accédant à une source plus ou moins profonde. A l'ombre de palmiers, nous jetons le seau attaché à une corde et veillons à ne pas laisser choir cette dernière. L'eau est un bien précieux. Verser de l'eau pour se laver, un geste bien anodin mais qui à cet instant me marque plus que tout. Enfin, avec du savon, se laver pour, par ce geste de dignité, retrouver un semblant d'humanité.

Une fois lavé, je me sens un autre homme. Je parcours les quelques cent mètres qui me séparent du campement en haut de la dune. Le soleil décroît. Des villageoises ont installé un marché près de nous. Auprès de Mohamed, une femme du village est assise avec ses quatre enfants. Elle s'inquiète pour le petit dernier. Mohamed nous explique que ce bout de chou de quelques mois est victime de diarrhées. Un membre du groupe trouve alors un médicament adapté et le donne en expliquant à la mère la posologie pour un enfant de cet âge. Le guide est le lien entre les villageois du désert et la ville.

Le repas est un méchoui d'agneau. Les chameliers ont acheté la bête au village le matin. Je me délecte de ce moment en contemplant les étoiles et en discutant cinéma avec Paul. Malgré les plus de quarante ans qui nous séparent, nos goûts ne diffèrent que peu. Ahmed, le cuisinier est comme tous les soirs après le repas affairé à la conception d'un pain pour le petit déjeuner. Ce pain est cuit sous le sable avec des cendres enterrées. Je l'observe, il sourit et m'explique par des mots simples son pain. Les regards parlent plus alors que les mots.

La nuit est plus difficile que les autres. Sans cesse balayé par le vent, le sable me fouettait le visage. Mon chèche me servait alors de protection contre cet ennemi. Quand le gong sonne annonçant le réveil, je peine à ouvrir mes yeux collés par le sable. Je m'enquiers alors de la nuit d'Aline qui selon elle ne fût pas meilleure que la mienne. Je retrouve mes esprits et mon rapidement m'abriter du vent incessant sous la tente. Je suis un des premiers réveillé et commence alors l'installation du petit déjeuner. La tente sert de cuisine le soir et de mess le matin. Dehors, le vent ne cesse de rugir. Ainsi souffle l'harmattan. Les chameliers rassemblent les bêtes éparpillées pendant la nuit. Les dromadaires ont les pattes avant liées entre elles pour éviter les fugues lointaines.

L'harmattan souffle de plus en plus fort et le groupe se met malgré tout en marche. Je me sens diminué du fait de la nuit passée. Le groupe redescend la dune et traverse le village voisin pour repartir vers un horizon bouché par le vent. Une belle tempête de sable nous entoure. Tels des marins en pleine houle, nous avançons courbés sans laisser le groupe s'allonger. Les pauses plus nombreuses marquent notre périple. Le vent fait de belle rides à la surface pure de désert. Le sable fin comme de la farine s'envole pour ne jamais redescendre. Dans cet enfer, nous croisons des villageois qui traversent sans mot dire. La marche devient longue jusqu'au bivouac de la mi-journée.

La pause repas se fait dans une belle oasis que nous mettons plus de temps que de coutume à aborder. Une fois protégés dans ce havre de paix, nous prenons un réel plaisir à laisser reposer nos organismes. Le repas me donne des forces. Aline et moi nous laissons aller à une sieste nécessaire à l'ombre des palmiers et à la fraîcheur d'une source.

La marche de l'après-midi pour atteindre notre point de chute est courte. Deux heures abrités entre dunes et oasis. Le bonheur paraît alors si simple. Le bivouac se fait dans une forêt d'acacias, coin béni pour les dromadaires qui malgré les épines se délectent des feuilles. Un puit à peu de mètres nous donne l'occasion inespérée de se doucher encore une fois malgré la fraîcheur de l'eau. Ce moment pour nous remettre estompe quelque peu la fatigue accumulée. Les garçons se douchent après les filles.

Calme depuis notre arrivée, le vent se remet alors à souffler de plus belle. La fumée nous envahit, le sable fouette les visages. Ereintés par cette journée, une fois le repas avalé, le thé partagé et quelques silences plus loin, je vais me coucher auprès de ma belle et m'endors immédiatement.

Je pensais la nuit dernière avoir vécu la nuit la plus difficile, mais c'était sans compter sur la dernière passée. Protégé du vent derrière une dune, je me suis endormi poussé par la fatigue de la journée précédente. Le vent a tourné toute la nuit et sans cesse il est venu balayer mon visage. J'ai enfin dormi quand je me suis décidé à mettre mon chèche sur le visage. Le réveil est difficile et j'appréhende les heures de marche qui vont suivre. Aline se réveille à mes côtés. Sa nuit aussi a été difficile. La tente est déjà dressée et le petit déjeuner est servi. Je suis un des derniers réveillé. Les plus intelligents ont dormi sous la tente ou dans la forêt d'acacias.

Je mange plus que de coutume car la journée sera je le pense difficile. L'harmattan souffle sans discontinuer. La toile claque sous ses rafales. Une fois les sacs chargés sur le dos des bêtes, le groupe se met en route. Le vent vient en face de nous, le sable semble lourd, l'horizon est dégagé mais interminable. La fatigue se fait de plus en plus sentir. Avant de faire une première pause, nous évoluons entre des dunes sur un sol sec. Mohamed nous explique que cette plaine est parfois inondée par la nappe qui remonte lors des pluies. Voilà la raison pour laquelle le sable est sec et dur. Après une pause et quelques passages de dunes, nous avançons vers le sommet d'une colonne de dunes. Les mots manquent pour définir la beauté de ce qui m'entoure. Le sable est à perte de vue et la montée paraît un mur devant moi. Le soleil s'étend sur le sable pour lui donner des couleurs qui diffèrent sans cesse. L'ascension terminée, mes yeux surplombent un plateau hallucinant de richesse. Du sable, des acacias, des oasis, des rochers tout autour à perte de vue. Une pause est nécessaire pour se remettre de l'effort, mais aussi pour se laisser aller la contemplation silencieuse. Seul le murmure du vent rythme notre arrêt. Une descente vertigineuse dans le sable plus loin, la marche reprend. Un sable épais, un couloir de hautes roches nous entoure. Dans cet enfer de vent, le groupe fait front face au vent et plie sans rompre. Une ligne droite qui semble ne jamais devoir finir. Aucun obstacle n'arrête le vent si ce n'est des acacias imperturbables. L'effort se fait de plus en plus ardu et malgré la beauté de ce qui m'entoure, je lutte pour avancer.

Ce couloir infernal laissé, un surplomb rocheux se dresse face à nous. Marcher sur des cailloux est devenu alors plus agréable, d'autant que le vent a semble t-il faibli. Malgré le dénivelé, le pas se fait plus léger et enfin avec un peu de retard sur la caravane nous bivouaquons sous des acacias.

Sans se reposer, les tapis sont installés. Le thé servi par Ahmed est apprécié par ceux qui ne se sont pas assoupis. Le repas pris, vient le temps de se laisser aller à une sieste à l'ombre.

Allongé sous les branches près d'Aline, je regarde dormir ceux qui m'entourent. Je commence à appréhender le retour en France. Le silence, le calme, le laisser-aller, revenir à de simples activités me manquera.

Après ce repos, les muscles des jambes sont tendus mais au bout des quelques minutes, ce mouvement redevient naturel. L'évolution se fait à travers de villages et des oasis. Notre lieu de bivouac est proche finalement, seulement deux heures de marche.

Un plateau entouré de dunes et d'une haute falaise nous protège. La curiosité pousse quelques courageux à gravir la falaise malgré la rude journée. Je commence à grimper et malgré mon manque de souplesse évident j'accède au sommet. Le soleil commence à décliner et les rochers prennent au loin des formes surprenantes. Assis en surplombant le camp, je me laisse aller à quelques clics écrits par la lumière du soleil. Avant que l'astre n'ait disparu, chacun prend le chemin du retour. Je contourne alors par une voie plus facile le massif et me retrouve avec Aline derrière la caravane qui arrive. Nous en profitons pour découvrir les alentours et revenons à la nuit tombante.

Le thé berce encore nos discussions sans fin. Des silences, des rires, rythment le silence du désert. Le repas servi, nous nous délectons de la cuisine typique d'Ahmed.

Epuisé, la soirée tourne court quand le sommeil me gagne. Je m'endors immédiatement.

La dernière nuit dans le désert vient de se terminer au gong. Je profite des dernières habitudes que je m'étais inventées : la préparation, le petit déjeuner, remplir sa gourde d'eau, se brosser les dents face aux dunes...

La marche vers l'oasis de Terjit débute. Malgré son insolation, Aline avance d'un pas rapide. La progression est difficile du fait des rochers qui barrent la route. Des sentiers rocheux simples sans trop de dénivelé, une piste où apparaissent des traces de roues de 4X4. Une fois bien engagés sur ce sentier et après eux à trois heures de marche, se présente face à nous l'oasis de Terjit. Un vrai village de maisons simples, des palmiers des 4X4 dont l'état est indéfinissable. Nous voilà vers la fin de l'épopée. Le désert est maintenant derrière nous. Après un repas sous une tente confortable, nous allons regagner Atar pour y passer la nuit.

Je visite cette oasis et suis surpris par la richesse de ce qui m'entoure. Des arbres luxuriants, de l'eau pure, un calme envoûtant, un véritable éden.

Sous une tente aux matelas plus épais, les affaires sont posées. Je me laisse aller à me baigner dans cette eau pure et finalement pas aussi chaude que je pouvais le penser. Le repas, la sieste, les discussions, les silences que je revis encore quand je ferme les yeux.

*Puis ce sera Atar, une journée dans la ville bruyante, une nuit mémorable à dormir sur les toits. L'appel à la prière dès l'aube, le bruit des poules, des chèvres, le marché de la ville... Mais mon âme est restée dans le désert. Le sable, la lumière, les dunes, l'effort.*

*Puis c'est le vol du retour, et l'atterrissage à Marseille de nuit. Le froid nous prend dès la descente, les bruits sont là. Je ne rêve plus, je suis de retour. Parfois je ferme les yeux et je me revois perdu dans cette immensité et il me tarde d'y retourner.*